

E/1967.10.02 — André Malraux : «Face à un journaliste», entretien accordé à Jean-Pierre Farkas et diffusé sur RTL le 29 août 1967, *Le Nouveau Candide* [Paris], n° 336, 2-8 octobre 1967, p. 47-50.

André Malraux, Jean-Pierre Farkas

Malraux face à un journaliste

(l'émission est passée sur les ondes R.-T.-L. vendredi 29 septembre 1967)

Jean-Pierre Farkas, rédacteur en chef à Radio-Télé-Luxembourg, est le premier journaliste à avoir interviewé André Malraux à propos de ses *Antimémoires*. Jusqu'à présent, c'étaient principalement des personnalités qui avaient été admises à s'entretenir avec le ministre : Pierre de Boisdeffre, Roger Stéphane, Emmanuel d'Astier et Michel Droit.

Question — Dans ce bureau où nous sommes... qu'est-ce qui appartient au ministre et qu'est-ce qui appartient à André Malraux ?

André Malraux — Ce qui appartient au ministre, c'est le bureau lui-même. Ce qui appartient à André Malraux ce sont les petits objets qui sont à moi. Là-bas, il y a le chat japonais qui porte bonheur et vous remarquez qu'il lève la bonne patte. Quand il lève la mauvaise patte, il ne porte qu'à moitié bonheur. A côté, il y a un chat mexicain. Il y a toutes sortes de petits animaux qui viennent du Daghestan, qui ont l'air d'être crétois et qui sont du siècle dernier. A côté, il y a des objets plus ou moins surréalistes faits par une sculptrice qui est, je crois, la tante du roi de Jordanie.

Et puis, il y a la lampe de Napoléon. Je suis très fier d'avoir sa lampe mais il ne faut pas que j'oublie que mes prédécesseurs l'avaient aussi. Cela ramène à une juste considération des choses.

Question — Pourquoi tous ces chats ?

André Malraux — C'est une vieille passion. D'abord les chats se laissent dessiner par moi, très bien. Alors ils me donnent l'illusion d'être peintre – et pour des raisons que l'on ne connaît pas. Vous savez comme moi que les maniaques des chats sont une race. On écrit des bouquins sur les chats. On peut dire que l'on écrit aussi des bouquins sur la chasse mais naturellement ce n'est pas du tout pareil parce que la chasse mène à une certaine action. On lit sur la chasse pour savoir chasser. On ne lit pas sur les chats pour savoir s'arranger avec les chats. D'abord ce n'est pas nous qui nous arrangeons avec les chats, ce sont eux qui s'arrangent avec nous.

Question — Dans votre vie quotidienne, tous ces objets sont-ils des prétextes à évocation ?

André Malraux — Absolument pas. C'est le hasard. Ils sont restés là au lieu d'être chez moi. Et on ne les a pas retirés.

Question — Comment avez-vous trouvé le temps finalement d'écrire les *Antimémoires* ?

André Malraux — J'ai écrit presque entièrement la nuit. Barrès disait : «Il faut quand même bien aller à la Chambre... parce qu'on ne peut pas écrire toute la journée...». Moi je dirais : le travail que j'ai à faire prend d'autant plus toute la journée que certaines des choses que j'ai à faire sur le plan ministériel sont des choses qui me passionnent énormément. En particulier les Maisons de la culture sont une chose à laquelle j'ai certainement voué une partie de ma vie.

Question — Est-ce que la mort intervient pour vous comme un grand metteur en scène ou, au contraire, comme un décor ?

André Malraux — Comme un grand metteur en scène. Seulement il est toujours difficile d'isoler la mort. Je la ressens comme toujours liée à un contexte qui est la vie. Ce qui est la différence entre le lecteur et moi, pour les *Antimémoires*, c'est que le lecteur en règle générale regarde la vie. Il ne regarde que la vie. Alors que je regarde la vie mais que je la regarde en même temps sous l'angle de la mort.

Le dernier chapitre des *Antimémoires* pose le problème parfaitement insoluble de : «Comment peut-on revenir de plus loin que la mort ?» Je pense que le camp d'extermination, c'est bien pire que la mort. C'est bien pire que le trépas. C'est même sans commune mesure. Or nous avons vu des gens en revenir. Il est bien entendu que revenir d'un camp d'extermination où les choses se sont passées comme nous le savons, c'est bien pire que de revenir de l'île de Robinson, et tout se passe un peu comme si tous ces gens étaient autant de capitaines Conan qui sont revenus de leur guerre et qui sont redevenus de braves civils... puis la guerre s'est peu à peu effacée. Alors, que la guerre s'efface, c'est relativement simple, mais que l'expérience de la mort et de plus que la mort s'efface, c'est moins simple.

Question — Lorsque Berger¹ sait qu'il va être torturé, qu'il va peut-être mourir, ne pense-t-il pas à des remèdes «tout bêtement» humains pour dépasser la mort et le trépas ?... Cela peut être l'amour, cela peut être l'art, ou la création, ou la vie littéraire... Cela peut être aussi la politique...

André Malraux — C'est une chose extrêmement curieuse – je me suis trouvé plusieurs fois en face de la mort – mais ces activités ne jouent pas. C'est du passé. J'avais dit dans *L'Espoir* : «Il n'y a aucun art qui tienne en face de la mort... Il y a quelques œuvres d'art qui tiennent en face du sang et elles sont très rares.» Là je pensais à Goya.

Question — Vous avez rencontré Mao Tsé-toung en 1965. Est-ce que vous n'êtes pas hanté par le fait que lorsque vous avez vu Mao Tsé-toung, sachant ce qui s'est passé depuis, à l'époque vous n'avez peut-être pas tout noté, tout saisi, tout fixé ?

André Malraux — Sûrement. Il y a d'abord les choses que j'ai coupées, parce qu'elles étaient, sinon confidentielles, du moins dans un domaine qui incluait que ce serait publié dans cinquante ans. Mais les parties oubliées... vous avez raison. D'autant plus que je ne pouvais pas prendre de notes.

¹ Nom de Résistance de Malraux.

Question — En recoupant les *Antimémoires* et votre souvenir est-ce qu'il n'y a pas un trait du personnage ou du caractère du portrait même de Mao Tsé-toung, qui vous paraît avoir été négligé dans votre récit à l'époque ?

André Malraux — Je ne crois pas. Parce qu'il y avait quelque chose de tout à fait curieux, c'est que l'on sentait en lui la menace, il sentait venir, lui, le drame auquel il a répondu par la révolution culturelle prolétarienne. Or, en me relisant, j'ai trouvé que c'était assez présent dans le bouquin.

Question — Vous parlez du destin qui a fondu sur le dos de Nehru comme un rapace. Mais le destin dans la vie d'André Malraux, qu'est-ce que c'est exactement ?

André Malraux — Je crois que les poissons ne peuvent pas parler de leur aquarium.

Question — Je ne peux même pas vous pousser dans vos retranchements ?

André Malraux — Il n'y a pas de retranchements. Je crois que personne... Vous savez que vous n'entendez pas votre voix... Lorsque nous allons nous écouter dans un moment², nous saurons que c'est ça parce que nous reconnaitrons nos paroles mais pas nos voix. Récemment, il m'est arrivé quelque chose d'extrêmement curieux. Je parlais avec un grand chirurgien et il me dit : «Mais vous savez, c'est pas seulement la voix, c'est aussi le visage... Ainsi, par exemple, les spécialistes de la chirurgie esthétique savent que le client qui vient les trouver se trouve toujours infiniment plus amoché qu'en réalité il ne l'est. Et vous allez voir». Alors il me prend par les épaules et nous nous regardons tous les deux dans la glace. Il me dit : «Regardez mes yeux. Comme vous voyez je n'ai presque pas de poches sous les yeux. Regardez dans la glace...» (Et il avait en effet d'énormes poches). Donc non seulement on n'entend pas sa voix, mais on ne voit que très relativement son visage.

Pour le destin, c'est cinq cents fois plus marqué. Le destin c'est ce qui peut apparaître dans certaines circonstances extrêmement violentes. Et encore, ce qui probablement apparaît lorsque la vie est terminée ou lorsqu'on la ressent comme terminée. Et c'est ce que voient les autres.

² L'entretien était enregistré.

Question — Lorsque vous avez rencontré de Gaulle, avez-vous eu, comme avec Mao par exemple, le sentiment de son destin historique ?

André Malraux — Oui, le sentiment de l'homme de l'Histoire. Ça, il l'était physiquement. Je dois dire qu'au moment où je l'ai rencontré c'était aussitôt après la Libération, et une partie du destin de la France se passait au sens tout à fait physique du mot dans le bureau du ministère de la Guerre. Tout le monde d'ailleurs à cette époque-là en avait conscience (il n'y avait pas d'antigaullistes, avoués en tout cas) et le «Que va-t-il décider ?» était absolument capital, parce que l'on n'en était pas encore à une époque où il y avait d'autres forces mises en place. Mais les forces qui existaient contre lui étaient assez souterraines. C'est sur lui que c'était peut-être le plus manifeste... Il y avait encore l'immense désordre, et en face de l'immense désordre, il y avait lui. Seulement, ça semble jouer pour, et ça joue aussi contre. Ça joue pour, en ce sens que ça donnait la certitude qu'on était en face de l'homme de la décision, mais ça joue aussi contre, parce que cette décision c'est en même temps une assez petite chose. Vous savez, il m'avait dit (c'était du temps du marché noir) : «il faudrait que les Français s'occupent tout de même d'autre chose que de leurs histoires de harengs saurs». Cette phrase le peint très bien.

Question — Si vous aviez, aujourd'hui, comme au temps de *La Condition humaine*, ou de *L'Espoir* à dessiner le portrait d'un communiste en 1967, est-ce qu'il ressemblerait un peu à Mao Tsé-toung ?

André Malraux — Absolument pas. Il se passe quelque chose d'assez exceptionnel avec la Chine. Mao veut faire du communisme tel qu'il l'entend une valeur universelle. C'est absolument clair. Il se tient pour le dernier défenseur du communisme comme valeur universelle. En même temps son communisme repose sur la réalité chinoise, et la réalité chinoise est tout de même un phénomène assez particulier. D'une part il vient d'un niveau de vie extraordinairement bas, ce qui est bien à considérer. Parce que d'une part l'homme qui a un bol de riz par jour, quand il ne mangeait pas du tout, trouve qu'il a à manger. Mais ce ne serait évidemment pas le même phénomène en Occident. D'autre part, Mao a eu affaire à une nation, il faut presque dire à une race – la Chine ne se conçoit pas comme une nation au sens

occidental, le mot race m'agace, mais enfin c'est bien de quelque chose comme ça qu'il s'agit – il a eu affaire à des gens qui n'avaient aucune espèce de relation avec un individualisme quel qu'il soit. Comprenez-moi bien, je ne veux pas dire qu'il n'y a pas eu l'idée d'un individualisme dans l'histoire de la Chine. Ce serait tout à fait ridicule. Je veux dire que les masses énormes que Mao a soulevées ne soupçonnaient même pas l'existence d'un individualisme, et que, par conséquent, lorsqu'il a fait cette vie collective, extraordinairement profonde, beaucoup plus profonde que tout ce qui a été fait en Russie, il s'est trouvé sur un matériel qui était un matériel extraordinairement favorable.

Question — Mao Tsé-toung vous a dit, en 1965, que la révolution c'est une sorte de drame passionnel. Vingt ans plus tôt, le général de Gaulle vous avait dit que, à la libération de la France, l'heure de la révolution était passée en France. Est-ce que pour André Malraux, en 1967, existe encore la passion de la révolution ?

André Malraux — Mais je voudrais savoir où vous la voyez ? Car les intellectuels, d'une façon générale, ont tendance à vivre entre eux et à croire que ce qui se passe entre eux, c'est ce qui se passe dans le monde. La volonté révolutionnaire, la Chine mise à part, moi je ne la vois exactement nulle part.

Question — Serait-il fou d'imaginer que le parti communiste prenne le pouvoir ou en tout cas contribue à prendre le pouvoir en France ?

André Malraux — Je ne le crois pas une seconde. Si ce n'est avec l'Armée rouge avec quoi prendraient-ils le pouvoir ? La révolution russe est la dernière révolution du XIX^e siècle, on y faisait des barricades. Le parti communiste pourrait prendre le pouvoir si vous aviez des conditions objectives de prise de pouvoir, c'est-à-dire un changement absolument total de l'ensemble de la vie. Disons s'il y avait la famine, ça c'est tout à fait sérieux, mais il faut qu'il y ait d'autres conditions d'abord. Et puis il y a autre chose. Vous connaissez comme moi un certain nombre de communistes. Pris dans l'ensemble ce sont des réformistes.

Le communiste de ma jeunesse, le trotskyste, tout ça a complètement disparu. En fait, quand vous écoutez Waldeck Rochet, vous avez le sentiment de quelqu'un qui

défend une doctrine avec assez de pertinence et de force, mais vous n'avez pas du tout le sentiment que ce qui est vraiment en jeu c'est la révolution, ou alors c'est une révolution extrêmement future. En fait, n'oublions pas les choses que nous savons tous. Où est l'une des forces principales du communisme à l'heure actuelle ? ... Dans son action municipale.

Or, félicitations ! car faire une action municipale valable c'est toujours extrêmement bien, quelque que soit le parti. Mais à quel point c'est une action réformiste ? Une action municipale c'est pas une révolution !

Question — Et si les jeunes Français qui sont en train de jouer là, en bas, dans les jardins du Palais-Royal n'attachaient pas de crédit finalement à l'homme que vous avez été, à ce que vous voulez écrire dans ces *Antimémoires*, ces jeunes Français qui vont découvrir le gaulliste sans avoir connu de Gaulle, est-ce que vous auriez le sentiment que votre vie aura été inutile ?

André Malraux — Autrefois, je vous aurais répondu très vite, et aujourd'hui je ne vous répondrai pas du tout. Parce que j'ai été très frappé de ceci. J'avais le sentiment que si Dieu apparaissait à un grand peintre croyant, et lui dise : «De tout ce que tu as fait, il ne restera rien», alors il cesserait de peindre. Et un jour j'ai posé la question à Braque, qui avait déjà quatre-vingts ans, et je lui ai raconté ça. Il a réfléchi assez longuement et il m'a dit : «Si demain, j'avais la certitude que rien de moi ne restera, qu'un incendie va détruire absolument tout ce que j'ai fait, il n'y a aucune espèce de doute, je continuerais à peindre parce que c'est devenu une nécessité». Il ne voulait pas dire c'est une nécessité parce que c'est devenu une habitude, il voulait dire : «C'est quelque chose qui fait partie de moi-même». Alors la réponse est : il y a toujours dans ce qu'on fait, et dans ce qu'on a fait, une certaine valeur irrationnelle avec laquelle il est difficile de se débrouiller.

Question — Dans les manuels d'histoire de la littérature, vous figurez déjà comme l'aventurier du XX^e siècle, de l'esthétique, d'une certaine vision artistique, d'une certaine littérature militante. Est-ce que ce que vous faites tous les jours dans ce bureau vous paraît une aventure ?

André Malraux — D'abord, je crois que l'aventure a à peu près disparu. L'aventure, c'est un petit peu comme les révolutions avec les barricades. C'était lié à une certaine époque. Il n'y a pas d'aventuriers du Moyen Âge. J'entends par là qu'au Moyen Âge des types qui vivaient des vies d'aventure tout à fait extraordinaires n'avaient pas le sentiment d'être des aventuriers le moins du monde. Cela allait de soi : l'aventurier est un animal du XIX^e siècle.

En gros l'aventurier, c'est souvent l'aventurier dans les autres pays et l'aventurier en Asie c'est le type qui dispose des moyens de l'Europe pour trouver une force que les Asiatiques n'ont pas. De même quand il a suffi d'une petite unité militaire européenne pour battre l'armée chinoise; il est bien entendu qu'il y avait l'Occident, victorieux d'avance et, par conséquent, au bout du compte, le colonialisme. A partir du moment où il n'a plus été évident du tout qu'une armée américaine serait victorieuse au Vietnam, il est bien entendu que les choses avaient complètement changé.

Je ne trouve pas nul de changer la «couleur de Paris» mais je veux dire que ça m'amuse beaucoup. Mais ce à quoi je tiens, c'est tout à fait autre chose, ce sont les Maisons de la culture. Je fais, du moins je l'espère, le nécessaire pour que le brave type, dont les parents sont pauvres et qui habite une ville de province, ait sa chance. En somme il y a quelque chose qui a été fait je crois par Jules Ferry et qui a eu une singulière importance dans la vie intellectuelle de la France; ce sont les bibliothèques municipales. Il faut bien se dire que pour le malheureux gosse qui ne pouvait pas lire, parce qu'il ne pouvait pas acheter des bouquins, quand les bibliothèques municipales sont arrivées, ça a signifié quelque chose. Seulement le malheur c'est que la lecture n'est que pour les gens qui peuvent ressentir la lecture.

Quand on me dit pourquoi voulez-vous faire une Maison de la culture là où il y a une université, je la fais et on s'aperçoit que c'est très bien. L'université est là pour enseigner et nous, nous sommes là pour enseigner à aimer. J'attache beaucoup d'importance aux villes de second rang parce que ce sont celles qui n'ont rien, et c'est bien plus intéressant pour moi de faire une Maison de la culture à Belleville que de la faire à Lyon. Parce qu'à Lyon il y a tout de même déjà quatre théâtres, tandis qu'à Bourges il n'y avait rien du tout.

Ce qui à mes yeux est absolument capital, c'est que le lien avec la grande peinture, la vraie musique, la vraie littérature, le vrai théâtre, nous l'avons apporté à Bourges et à Amiens. Vous savez quand vous savez que le jour de l'ouverture de la Maison de la culture d'Amiens il y a eu 20.000 personnes dans une ville de 120.000 habitants, ce n'est pas ordinaire. Et puis alors, il faut les voir. Parce que là, vous n'avez plus de classes visibles. Je ne veux pas dire par là que les Maison de la culture ont supprimé les classes : comprenez-moi bien, je veux dire simplement que vous avez des gens, des ouvriers, des paysans et que tous sont habillés en dimanche et se ressemblent absolument.

Là je crois qu'il y a quelque chose de vraiment important parce que nous sommes extrêmement menacés par la civilisation machiniste. Nous sommes extrêmement menacés par ce que j'ai appelé «les usines de rêve», du cinéma. On fait des films pas pour faire du bon cinéma, mais pour gagner de l'argent. On a une action sur les masses, qui est en train de devenir une action énorme au bénéfice d'un certain nombre de puissances qui sont prêtes à trouver leur argent dans n'importe quoi de nuisible. Autrement dit, plus il y aura de films idiots, plus Shakespeare sera nécessaire.

Ce n'est probablement pas moi qui finirai cette œuvre, mais n'importe qui d'autre pourra la finir. Dans une dizaine d'années, nous pourrons avoir une Maison de la culture par ville moyenne en France.

Je pense que le jour où tout ville moyenne de France aura sa Maison de la culture, il y aura sur la totalité une transformation extraordinairement profonde de tout le rapport des Français avec tous les domaines dont nous venons de parler. Ça, c'est une chose à laquelle je tiens beaucoup. Disons que c'est une sorte de terrain de refuge si vous voulez, mais alors c'est un terrain de refuge auquel je suis très attaché.

Question — Vous n'avez pas l'impression que cette grande œuvre va vous empêcher d'avoir l'envie et surtout le temps d'écrire un roman ?

André Malraux — Je ne crois pas. C'est une chose tout à fait curieuse. Je doute que je récrive des romans maintenant, je n'en sais rien. Mais j'en doute plutôt. J'ai le sentiment que tout ce que j'ai d'essentiel à dire maintenant devrait passer sur les

Antimémoires parce qu'un roman naît tout de même d'une certaine mobilisation. Si cette mobilisation existe, à l'avance, sur autre chose, le roman ne naît pas. Si ça existe d'une autre chose d'une autre nature, ça ne nuit pas forcément, ça veut simplement dire que vous travaillez plus et que vous écrivez la nuit. Mais si c'est de même nature, n'oublions pas que dire que les *Antimémoires* sont romancés serait ridicule, mais, en revanche, dire qu'ils sont écrits avec les moyens du romancier c'est absolument vrai.

Question — Dans les *Antimémoires*, il y a une absence, c'est l'amour. Et il y a des intermittences, c'est la foi ! Voulez-vous expliquer là-dessus ?

André Malraux — Sur la foi, ce serait trop long. Pour l'amour, il y a quelque chose qui joue certainement un rôle, c'est la destruction du temps. L'amour est un mot et c'est aussi, un peu, je ne veux pas dire un mythe, mais quelque chose autour de quoi tous les papillons tournent comme autour de la lumière pour finir par s'y précipiter.

Là, je parle de l'amour qui est la lumière c'est-à-dire l'amour au maximum. Il est bien certain qu'il est une destruction du temps. Or, je suis persuadé que l'une des choses dont notre civilisation a le plus besoin, sans le savoir, c'est d'arriver à trouver quelque chose d'aussi fort que l'amour.

Question — Avez-vous une idée de la question que l'homme de la rue brûle de vous poser ?

André Malraux — Non, sûrement pas.

Question — Est-ce que vous êtes l'ami du général de Gaulle ?

André Malraux — C'est à lui de répondre. Que j'aie de l'amitié pour le général de Gaulle, tout le monde le sait et puis je crois l'avoir assez bien montré à plusieurs reprises et dans ce livre même. Je n'ai rencontré dans ma vie certainement personne du format du général de Gaulle et tout ce que je peux vous dire, c'est que je suis extrêmement fier de la part d'amitié qu'il semble avoir pour moi et, en tout cas, je lui en suis profondément reconnaissant.

Question — Si le président de la République vous demandait d'aller le représenter, par exemple, à Madrid, est-ce qu'André Malraux obéirait ?

André Malraux — Oui, mais il ne le lui demanderait pas.

Question — Durant toute cette conversation, j'ai failli vous appeler Monsieur le Ministre. Je pense même que l'expression est venue sur mes lèvres. Et là vous avez eu un geste, pourquoi ?

André Malraux — Parce que je trouve que notre conversation serait inacceptable si elle était ministérielle, puisqu'il est bien entendu que vous venez me voir parce que vous parlez à un écrivain. Si le ministre a des droits, ça revient à dire que quand un ministre publie un bouquin, il se met à avoir plus de droits qu'un honorable citoyen qui publie un bouquin. Ça, c'est intolérable.

Jean-Pierre Farkas